

périeuse de dire ses sentiments que peu de gens peuvent souffrir, tant parce qu'elle représente l'image d'une âme fière et hâtive, dont on a naturellement de l'aversion, que parcequ'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits et s'en rendre le maître. On connaît assez cet air; et il faut que chacun observe en particulier ce qui le donne.

C'est, par exemple une espèce d'ascendant que de faire paraître du dépit de ce que l'on ne croit pas, et d'en faire des reproches. Car c'est comme accuser ceux à qui l'on parle, ou d'une stupidité qui fait qu'ils ne sauraient entrer dans nos raisons, ou d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être persuadés, au contraire, que ceux qui ne sont pas convaincu par nos raisons ne doivent pas être ébranlés par nos reproches, puisque ces reproches ne leur donnent aucune lumière, et qu'ils marquent seulement que nous préférons notre jugement au leur et que nous nous ne soucions pas de les blesser.

C'est encore un fort grand défaut que de parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne pouvait être raisonnablement contesté. Car l'on parle de cet air, ou en faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable, ou en faisant paraître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner et juger par leur propre lumière, ce qui leur paraît une domination injuste,

Ceux qui ont cet air affirmatif témoignent non-seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop exiger des autres, et s'attribuer trop à soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions, et ne les recevoir que parcequ'ils les approuve. Tout ce que les personnes gagnent donc par là est que l'on s'applique encore plus qu'on ne ferait aux raisons de douter de ce qu'ils disent, parce que cette manière de parler excite un désir secret de les contredire, et de trouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assurance n'est pas certain, ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent.

La chaleur qu'on témoigne pour ses opinions est un défaut différent de ceux que viens de marquer, qui sont compatibles avec la froideur. Celui-ci fait croire que non-seulement on est attaché à ses sentiments par persuasion, mais aussi par passion; ce qui sert à plusieurs de préjuger de la fausseté de ces sentiments, et leur fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend. Car le seul soupçon qu'on a plutôt embrassé une opinion par passion que par lumière la leur rend suspecte. Ils y résistent comme une injuste violence qu'on leur veut faire en prétendant leur faire entrer par force les choses dans l'esprit, et souvent même, prenant ces marques de passion pour des espèces d'injures, ils se portent à se défendre avec la même chaleur qu'ils sont attaqués.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux et méprisants, qu'il n'est pas nécessaire d'en avertir. C'est bien assez qu'on persuade à ceux que l'on contredit qu'ils ont tort et qu'ils se trompent, sans leur faire

encore sentir par des termes humiliants qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison. Et le changement d'opinion où l'on veut les réduire est assez dur à la nature, sans y ajouter encore de nouvelles duretés. Ces termes ne peuvent être bons que dans les réfutations que l'on fait par écrit, et où l'on a plus de temps de persuader ceux qui les lisent du peu de lumière de celui qu'on réfute, que de l'en persuader lui-même.

Enfin, la sécheresse, qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes que dans le défaut de certains adoucissements, choque aussi pour l'ordinaire, parce qu'elle enferme quelque sorte d'indifférence et de mépris. Car elle laisse la plaie que la contradiction fait sans aucun remède qui en puisse diminuer la douleur. Or ce n'est pas avoir assez d'égard pour les hommes que de leur faire quelque peine sans la ressentir et sans essayer de l'adoucir; et c'est ce que la sécheresse ne fait point, parce qu'elle consiste proprement à ne le point faire, et à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime et que l'on estime, et ainsi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point qu'on n'a ni amitié ni estime pour eux.

PROVERBES TURCS.

— La mort est un chameau noir qui s'agenouille devant toutes les portes.

— Le poulet d'aujourd'hui vaut mieux que l'oie de demain. (Un bon *tiens* est préférable à deux *tu l'auras*.)

— N'allonge pas tes pieds au delà de ta couverture.

— La blessure que fait l'épée se guérit; celle que fait la langue est incurable.

— Aujourd'hui est pour moi; demain sera pour toi.

— Le doigt coupé par le *char'at* (la loi) ne fait pas de mal.

— À force de lumières, on devient aveugle. (Montaigne a dit: Les sciences finissent en éblouissements.)

— Une fleur ne fait pas le printemps.

— Deux patrons font chavirer une barque. (Il faut dans l'État un seul chef.)

— Deux glaives ne peuvent être contenus dans le même fourreau.

— Baise la main que tu ne peux couper.

— Baiser la main ne flétrit pas la bouche.

— Ne tire pas le glaive devant l'*aman*. (Ne frappe pas celui qui crie merci.)

— Le savant sans croyance est un arbre sans fruits.

— On n'est pas savant pour tenir un *kalem* (plume).

— Le loup aime le brouillard.

— Si la prière du chien était exaucée (du ciel), il pleuvrait des os.

— Le chat fait si du foie qu'il ne peut atteindre.

— Le tribunal n'est pas le *tchiffilis* (ferme, domaine) du cadi. (Le juge ne doit pas trafiquer de la justice.)

— Celui qui gagne son procès sort du tribunal en chemise, et celui qui le perd en sort nu.

— Ce que tu donnes en ce monde te suivra dans l'autre.

— Qui oblige promptement oblige deux fois.